

## **Le Notre Père, itinéraire pour la conversion d'une communauté monastique, de l'Église et des Églises chrétiennes**

La thématique que votre communauté monastique m'a proposée est directement inspirée du document du Groupe des Dombes, « *Vous donc, priez ainsi* » (Mt 6, 9). *Le Notre Père, itinéraire pour la conversion des Églises* (Montrouge, Bayard, 2011)<sup>1</sup>. Ce texte est rédigé dans une perspective œcuménique. Néanmoins, les divisions qui existent entre les diverses Églises chrétiennes se retrouvent souvent *mutatis mutandis* au sein de chaque Église ou communauté chrétienne. Aussi bien des choses de ce document sont-elles applicables à une communauté monastique tout particulièrement, où l'on choisit de vivre ensemble avec des frères et des sœurs que l'on n'a pas choisis.

Vous avez peut-être déjà lu le document du Groupe des Dombes. Je me propose néanmoins d'en souligner certains points qui me paraissent particulièrement intéressants pour une communauté monastique, et plus largement l'Église et les Églises (confessionnelles).

Prier comme Jésus lui-même nous l'a enseigné, c'est une expression d'unité, de communion entre chrétiens d'une même Église ou d'Églises différentes : « Notre Père ». Et pourtant, que ce soit au sein d'une même Église (au sein d'une communauté monastique, par exemple) ou entre chrétiens encore séparés, cette prière ne laisse pas indemnes ceux qui la prient en vérité. Prier le Père, par le Fils, dans l'Esprit, ne fait pas qu'exprimer la condition filiale de celui ou celle qui prie ; elle la renforce en l'interpellant et la stimulant, car il s'agit de prendre à son compte ce qui est donné gratuitement, de le recevoir, d'en vivre, de l'incarner en quelque sorte.

Le Notre Père est un indicatif : il dit ce que nous sommes déjà, fils et filles adoptifs d'un même Père dans le Fils unique. Il est aussi un impératif : il dit ce que nous ne sommes pas encore et avons à devenir toujours plus pleinement, fils et filles adoptifs d'un même Père dans le Fils unique. Cela vaut pour la relation à ceux qui sont, par le baptême et dans une même foi, enfants du même Père, et donc des frères et des sœurs en Christ. « Notre Père » : ce que

---

<sup>1</sup> Dans mon exposé, je suivrai de près et souvent littéralement certains passages de ce document du Groupe des Dombes, à la rédaction duquel j'ai participé avec une quarantaine de collègues.

sont les chrétiens les uns par rapport aux autres, ils ont à le devenir toujours davantage. Prier, c'est donc aussi s'engager à se convertir : le Notre Père, itinéraire de conversion...

Mais la prière du Notre Père manifeste que l'appel à la conversion, même dans une perspective œcuménique, ne vise pas d'abord la relation à l'autre, frère et sœur en Christ avec qui le Notre Père est prié ; il concerne d'abord la relation au Père. La démarche œcuménique, comme la vie chrétienne (dans une communauté monastique notamment), doit être centrée sur Dieu ; et puisque le Dieu qui est le centre et la source est prié comme « Notre Père », il est manifeste que c'est d'une relation toujours mieux ajustée à un Dieu qui est Père de ceux qui le prient que dépend une relation ajustée au frère, à la sœur. C'est ainsi que la relation juste et vraie au Père doit, sous peine de mensonge, se prolonger dans une relation juste et vraie au frère, à la sœur, et la soutenir, la renouveler. Ainsi les chrétiens des différentes confessions qui, depuis plus de cinquante ans, prient ensemble le Notre Père (dans une même traduction œcuménique) l'ont expérimenté ; et pour cela, ils peuvent rendre grâce.

C'est donc à un chemin, à un *itinéraire*, que sont appelés ceux qui prient comme le Seigneur leur a demandé de le faire. Pour un Tertullien ou un Augustin, le « sceau » du Notre Père, ce qui l'accomplit (et en manifeste le sens), c'est le baiser de paix [c'était avant le COVID] qui, dans la liturgie de l'Afrique du Nord, le suivait immédiatement, juste avant la communion. Les chrétiens encore séparés (comme d'ailleurs ceux qui appartiennent à une même Église confessionnelle) ont appris à dire ensemble le Notre Père ; ils sont allés jusqu'à se donner le baiser de paix de ceux qui se reconnaissent enfants du même Père et donc *pleinement* frères et sœurs dans le Christ : une accolade donnée en vérité (si l'on sait encore ce que c'est...) ne souffre pas de réserves. Mais ces enfants (dont la communion plénière n'est pas encore reconnue et rétablie officiellement) ne vont pas jusqu'à s'asseoir à la même Table. Comment en rester à une étape, alors que toute une dynamique exige que le mouvement aille à son terme ? La prière commune du Notre Père ne saurait faire figure d'alibi, pour s'en tenir là. Elle relève d'une logique qui ne trouve son accomplissement que dans la communion à un même Corps eucharistique, dans l'appartenance reconnue à un même Corps ecclésial, l'un et l'autre constituant l'expression tangible de l'unique Corps du Seigneur ressuscité. Ce que je viens de dire à propos des chrétiens encore séparés, cela ne vaut-il pas aussi pour les membres d'une même Église, d'une même communauté religieuse ? Nous allons jusqu'à nous asseoir à la même Table eucharistique, mais mesurons-nous toujours la conversion requise en permanence pour le faire en vérité ? Prions-nous toujours le Notre Père en pleine conscience

de sorte que ses mots puissent s'accomplir dans la communion eucharistique, et par le fait même ecclésiale ?

Mieux mesurer, ensemble, ce qu'exige une même prière ; tracer, ensemble, un *itinéraire* que nos Églises sont appelées à parcourir, cela ne va pas, on l'a déjà perçu, sans *conversion*. « Ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu : vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba, Père » (Rm 8, 14-15). C'est sans doute une certaine peur qui retient encore nos Églises séparées de s'engager plus franchement sur le chemin de l'œcuménisme, et donc d'une plus grande communion : peur de perdre quelque chose de leur identité confessionnelle, de leur patrimoine, peur de quitter un certain confort rassurant et donc peur d'un inconnu (on sait ce qu'on est, ce qu'on a, on ne sait pas ce qu'on deviendrait)... C'est donc par une invocation commune, dans un même Esprit, que ceux qui se savent fils et filles osent crier « Père », pour que la redécouverte d'une même Paternité fasse mieux prendre conscience des exigences fraternelles (et sororales) qu'elle implique.

Ainsi donc, s'il est un terrain où doivent s'harmoniser le dire et le faire, avec souvent, hélas, lacunes et imperfections, c'est bien celui de la prière. Et cela, c'est vrai entre Églises encore séparées et à l'intérieur de chaque Église ou communauté ecclésiale. Le Notre Père, moins qu'aucune autre prière, n'échappe à cette exigence, car cette prière nous vient du Christ lui-même (c'est avec ces mots qu'il nous a demandé de prier) et chacune de ses sept demandes nous engage ensemble, concrètement, dans le temps et la société qui sont les nôtres (« Pardonne-nous, comme nous pardonnons aussi »).

Sommes-nous vraiment conscients de cette impressionnante actualité du Notre Père (l'Aujourd'hui de Dieu, du pardon, de la réconciliation), du chemin de conversion qu'il implique, quand les chrétiens, seuls ou dans leurs célébrations, ont pris l'habitude de le réciter un peu trop facilement et même machinalement ?

Dans une première section de cet exposé, je voudrais présenter le contexte de cette prière dans l'aujourd'hui de la vie des Églises et de la société, en l'inscrivant dans une dynamique de conversion.

Dans une deuxième section, il peut être intéressant de proposer l'un ou l'autre exemple historique d'une pratique et d'une compréhension problématiques du Notre Père. Ce fut et ce reste malheureusement possible.

Enfin, dans une troisième section, j'aimerais approfondir l'une ou l'autre demande du Notre Père.

## I. LE NOTRE PERE DANS UNE DYNAMIQUE DE CONVERSION

Le phénomène dit de mondialisation rend tous les humains interdépendants par la circulation accélérée des biens et des personnes, des idées et des informations, sans oublier les virus... Ce phénomène nous rend davantage conscients de la pluralité des cultures et des religions, même à l'échelle nationale ou régionale, sans qu'il soit toujours possible de discerner ce qui va dans le sens d'une solidarité plus grande ou au contraire d'une exclusion ravivant des conflits violents. Tous ces changements profonds marquent aussi les Églises et leur quête d'unité. Au sein de ce monde émiétté, la prière du Notre Père peut-elle être un ferment d'unité et à quelles conditions ? De même à l'heure de la reconstitution de l'œcuménisme, un œcuménisme d'un type nouveau voyant le jour, plus « expérientiel », fonctionnant par événements et réseaux transversaux aux Églises, des « Églises émergentes » ou « post-confessionnelles » apparaissant...

Méditer et prier ensemble le Notre Père nous révèle notre identité chrétienne commune (fondamentale) et en même temps les conversions auxquelles nos Églises et nous-mêmes sommes appelés. C'est une option originale : d'habitude, on part des divergences entre nos Églises pour envisager les convergences nécessaires en vue de l'unité. Ici, c'est le contraire, on part d'un point fort de convergence pour discerner les conversions qu'elle implique (on voit ainsi très clairement en quoi cela concerne chaque Église ou communion ecclésiale en elle-même en même temps que cela a une portée œcuménique).

Ce qui est fondamentalement en jeu ici, c'est le rapport entre identité et conversion. Le Groupe des Dombes y a déjà réfléchi systématiquement dans son document emblématique de 1991, *Pour la conversion des Églises*, et a repris synthétiquement cette réflexion comme un des enjeux de la prière du Notre Père dans son document de 2011 sur celui-ci, « *Vous donc priez ainsi* ».

### *Identité et conversion*

Le Groupe distingue trois identités, ou plus précisément trois dimensions d'une même identité (personnelle) : l'identité chrétienne, l'identité ecclésiale, l'identité confessionnelle,

inséparables tant elles s'interpénètrent, et trois conversions corrélatives. La conversion est en effet « constitutive d'une identité qui veut demeurer vivante et tout simplement fidèle à elle-même » (*Pour la conversion des Églises*, 14). Tous les chrétiens au sein d'une même Église, et non seulement dans leurs relations œcuméniques, sont concernés par cette distinction d'identités et les conversions correspondantes : chacun(e) est chrétien(ne), appartient à l'Église du Christ et fait partie d'une Église confessionnelle (catholique romaine, protestante, anglicane, orthodoxe). Que faut-il donc entendre par ces identités et leurs conversions ?

#### a) Les identités chrétienne, ecclésiale et confessionnelle

L'identité chrétienne et l'identité ecclésiale visent la même réalité concrète, mais sous deux angles différents. Par identité chrétienne, on entend la confession de foi existentielle au Christ (Fils du Père), inscrite dans la confession de foi trinitaire professée en Église lors du baptême. C'est la foi fondamentale, baptismale, commune, au Christ (certes, toutes les dénominations n'ont pas la même conception de ce qui appartient à la pleine identité chrétienne, de l'extension de la formulation de la foi ecclésiale baptismale). Au plan existentiel, l'identité chrétienne est une réalité dynamique, une ouverture radicale aux autres, service et dépouillement de soi.

Dans la culture contemporaine, une personne individuelle peut se reconnaître une identité chrétienne, tandis qu'elle aura plus de mal à l'inscrire dans une identité ecclésiale avec sa dimension collective et institutionnelle, impliquant histoire et tradition. Il faut distinguer, sans les séparer, identité chrétienne et ecclésiale. Pour une Église, la conscience de son identité est celle d'être, ici et maintenant, au milieu du monde, en ses communautés locales, l'Église fondée par et sur Jésus Christ mort et ressuscité, grâce au don irréversible et indéfectible de l'Esprit, sans pour autant s'identifier purement et simplement (exclusivement) avec l'Église du Christ, car chaque Église, y compris l'Église catholique romaine, doit devenir toujours plus « catholique » au sens qualitatif et plénier du terme, en s'efforçant de déployer l'identité chrétienne (de foi baptismale au Christ) dans toute culture. L'identité ecclésiale doit donc se convertir en se mettant toujours au service de l'identité chrétienne.

L'identité confessionnelle réside dans une manière partielle de penser et de vivre l'identité ecclésiale et l'identité chrétienne, manière historiquement, culturellement, doctrinalement, spirituellement et liturgiquement située. Pour devenir chrétiennement et ecclésialement authentique, une identité confessionnelle doit se convertir sans cesse à la plénitude et à

l'universalité de la foi. Il s'agit donc de sortir de tout confessionnalisme, c'est-à-dire de tout durcissement de mon identité confessionnelle, au sens d'un rejet ou d'un refus de la manière dont d'autres chrétiens vivent leur identité chrétienne et ecclésiale. L'identité confessionnelle doit donc se convertir sans cesse à l'Évangile (notamment tel qu'il est vécu authentiquement par les autres Églises).

#### b) Les conversions chrétienne, ecclésiale et confessionnelle

Comme on l'a déjà pressenti, aux trois identités correspondent donc dialectiquement trois conversions.

La conversion chrétienne est fondatrice et n'est jamais achevée en ce monde : « Le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile » (Mc 1, 15). Elle est un combat mené dans la grâce contre toutes les formes de péché, c'est-à-dire de refus du don de Dieu.

La conversion ecclésiale, qui a le même contenu que la conversion chrétienne, concerne les membres de l'Église à titre collectif et institutionnel, en tant que membres de la même communion de foi, dans leur effort commun pour mieux accueillir l'Évangile et en témoigner alors qu'ils vivent ensemble des attitudes pécheresses. Il s'agit d'être Église dans la pleine reconnaissance de l'ecclésialité des autres.

La conversion confessionnelle est ainsi une exigence de la conversion ecclésiale, car elle implique les efforts proprement œcuméniques que doivent accomplir les Églises pour retrouver la pleine communion. Un discernement doit être opéré au sein de nos identités ou héritages confessionnels : il y a des valeurs ecclésiales authentiques, il y a aussi des insuffisances, une dimension pécheresse de rejet des valeurs des autres identités confessionnelles.

La distinction d'une triple identité/conversion m'interroge aussi à titre individuel très simplement : au sein de mon Église, au sein de ma communauté monastique, suis-je d'abord chrétien ou suis-je d'abord catholique romain, protestant, anglican, orthodoxe ? Selon la réponse à la question, c'est une certaine manière de vivre l'Évangile qui est engagée.

La manière de se référer au Notre Père engage chaque fois une manière de vivre et de concevoir l'Église. Selon que le « notre » ou le « nous » est « exclusif » ou « inclusif », l'Église sera vue et expérimentée autrement, même au sein d'une même Église confessionnelle. Soit l'Église, la communauté réserve à ses membres d'être pleinement disciples du Fils unique,

enfants du père des Cieux, et pardonne aux autres à condition qu'ils quittent leur erreur pour réintégrer l'unique bercail ecclésial ; soit, considérant que l'Église du Christ est présente en elle, mais sans exclusive, elle estime que tout baptisé fait partie de l'Église du Christ, étant enfant du même Père, disciple de celui qui nous a enseigné à prier, et que le pardon est mutuel, étant reçu d'un Autre pour être fraternellement, humblement partagé.

Or le Notre Père est tout d'abord (positivement) une expérience commune ecclésiale, une bonne et heureuse nouvelle : pouvoir ensemble appeler Dieu « Père », louer, demander la nourriture quotidienne avec la confiance filiale d'être exaucé, expérimenter déjà la joie du pardon, celle d'être accompagné dans l'épreuve et d'être ultimement délivré du mal.

Cette relation de confiance exprimée et vécue dans le Notre Père est cependant le lieu même d'une tension. Le Notre Père est à la fois une prière déjà exaucée et une prière « impossible ». Oser dire « Notre Père », même entre chrétiens de la même Église, de la même communauté monastique, c'est affirmer une réalité dans la foi, l'espérance et la charité, mais c'est aussi manifester l'ampleur de sa non-réalisation dans notre monde et notre histoire : nous ne vivons pas encore vraiment en frères et sœurs, fils et filles du même Père... Loin de là ! De même quand nous souhaitons que son nom soit sanctifié, que son Règne vienne, que sa volonté soit faite, quand nous lui demandons de nous pardonner comme nous pardonnons aussi (et pourtant nous avons tant de mal à recevoir comme à donner le pardon véritablement filialement, fraternellement), quand nous lui demandons la délivrance du mal (et pourtant nous avons notre part de responsabilité dans son omniprésence)...

Cette tension entre le déjà-là et le pas-encore de la venue du Règne de Dieu est au cœur du Notre Père, comme de nos vies chrétiennes et de nos identités ecclésiales. Attente d'une plénitude, elle indique aussi toutes nos insuffisances existentielles et nos déviations ecclésiales par rapport aux demandes de cette prière. La récitation de celle-ci ouvre une indispensable démarche de repentance. En ce sens, le Notre Père a un caractère « pénitentiel », non seulement pour les fidèles individuellement, mais aussi collectivement, institutionnellement, en tant qu'Églises.

En conclusion de cette section, l'ordre des identités tel qu'il s'est structuré dans l'histoire de nos Églises (identités confessionnelle, ecclésiale, chrétienne) doit être inversé (converti) : là où les identités confessionnelles s'absolument, que les Églises redonnent la priorité à l'identité chrétienne (et ecclésiale) sur l'identité confessionnelle dans la quête de l'unité entre elles ! Le Notre Père les y engage clairement.

Donnons précisément l'un ou l'autre exemple historique d'utilisation confessionnaliste (problématique) du Notre Père.

## II. LE NOTRE PERE UTILISE DE MANIERE CONFESSIONNALISTE

Heureusement, l'usage authentique du Notre Père, dans un sens favorisant l'unité fraternelle, est massivement présent dans l'histoire du christianisme, à côté d'usages détournés.

### *Monachisme*

Commençons par un exemple positif du Haut Moyen Âge : la vie monastique. La symbolique de la paternité joue un rôle fondateur, surtout dans la vie monastique, depuis les « Pères du désert », l'idéal de conversion est placé sous le signe de la relation à l'ancien, c'est-à-dire au Père spirituel. Cette pédagogie spirituelle de l'écoute est mise en œuvre, de façon particulière, dans le cénobitisme.

Dans la Règle de saint Benoît (vi<sup>e</sup> siècle) qui va marquer tout l'occident latin, l'Abbé « apparaît comme le représentant du Christ dans le monastère, puisqu'on l'appelle de son propre nom, selon le mot de l'Apôtre : 'Vous avez reçu l'esprit d'adoption filiale, dans lequel nous crions : *abba*, père !' » (*Règle de S. Benoît*, 2, 2-3) Pour Benoît, c'est bien le Christ qui est désigné en premier lieu comme le père de la communauté monastique. Ainsi les moines sont-ils des frères pour l'Abbé. Si celui-ci exerce une paternité, c'est dans son gouvernement et à travers son enseignement : les moines sont appelés à être des disciples.

Dans les chapitres qui organisent l'office divin, Benoît a une mention explicite pour le Notre Père. En le plaçant comme conclusion des offices principaux, il donne une place et un but particulier à la prière commune du Notre Père. « Assurément, la célébration matinale et vespérale ne s'achèvera jamais sans que, en dernier lieu dans l'ordonnance de l'office, l'oraison dominicale soit dite par le supérieur, de façon à être entendue par tous, à cause des épines de disputes qui ont accoutumé de se produire. Ainsi l'engagement pris par cette oraison qui leur fait dire : 'pardonne-nous, comme nous pardonnons nous-mêmes', les mettra en demeure de se purifier de cette sorte de vices » (RSB, 13, 12-13).

Benoît marque son souci des relations fraternelles, de la vie commune et donc du pardon. Pardon demandé au Seigneur et accordé au prochain, signe d'une vie de conversion où les moines et moniales avancent en fils et filles de Dieu et en frères et sœurs.

### *Luther et Calvin*

On pourrait aussi découvrir la très belle lecture du Notre Père par Luther. J'en retiens une seule idée à titre exemplatif. Entre « Père » et « notre » (*Pater noster*) se concentre tout l'Évangile, la justification réalisée : les priants sont devenus envers et contre tout enfants du Père. Ou la méditation de Calvin sur le Notre Père comme oraison parfaite du chrétien, avec notamment son insistance sur la portée non seulement personnelle mais ecclésiale des trois dernières demandes (le pain quotidien, la rémission de nos péchés, ne pas succomber à la tentation, mais être délivré du mal), dans la perspective de la « communion des fidèles ». Mais nous manquons de temps. Aussi en venons-nous à un exemple d'utilisation confessionnaliste du Notre Père.

### *Bellarmin*

Dans le cadre de la Réforme catholique, mentionnons le cardinal Robert Bellarmin, s.j. (1542-1621). À côté d'un commentaire profond du Notre Père dans son premier livre des *Controverses à propos des bonnes œuvres en particulier*, il y a son *Petit Catéchisme* (italien) qui se contente de signifier combien le terme de Père fonde notre audace à le prier, sûrs qu'il nous exaucera. Quant à la *Plus ample déclaration de la doctrine chrétienne* (italien), elle ajoute un commentaire du « notre » de Notre Père : « il signifie que nous sommes tous frères » et donc que « nous devons nous aimer » ; il nous « montre que l'oraison est meilleure et plus avantageuse lorsqu'elle est faite en commun car, en disant 'Notre Père', chacun prie pour tous et tous prient pour chacun ». Est-ce lié ? L'explication de la première demande (« Que ton nom soit sanctifié ») précise – toujours dans la *Plus ample déclaration* – que nous disons ces mots avec un grand désir parce qu'il y a dans le monde des infidèles et « plusieurs mauvais chrétiens qui blasphèment ». C'est ainsi que, par le biais du catéchisme et dans le sillage du Notre Père, des générations de catholiques ont appris pour longtemps à prier pour le retour des dissidents à l'unique Église catholique (au sens confessionnel du terme) et non à prier en communion avec eux.

### *Protestantisme moderne*

De même, le mouvement de confessionnalisation qui marque le protestantisme moderne a des effets dommageables sur la prière elle-même, parfois centrée sur la défense exclusive de l'identité luthérienne ou réformée. Il arrive même que, dans le cadre des controverses et des guerres de religion, cette prière soit utilisée comme un instrument de combat contre les catholiques. Et cela vaut précisément du Notre Père : en 1611 paraît un pamphlet intitulé *Le Patenostre des Jésuites, Loyalistes, Marianistes, Bellarministes*, glosant les paroles du Notre Père pour pourfendre la « secte maudite », où fut instruit Ravaillac, l'assassin du roi Henri IV (cf. « *Vous donc, priez ainsi* », p. 93, note 133) ! Ainsi la séparation des Églises a-t-elle conduit, dans les périodes les plus dures, à faire du Notre Père lui-même une arme contre les autres chrétiens, là où Calvin et d'autres avaient pourtant dit la portée de l'expression « notre Père » pour la communion mutuelle.

Revenons précisément au contenu positif du Notre Père et approfondissons, selon le temps disponible, l'un ou l'autre des « fondamentaux », ou éléments essentiels et structurants, du Notre Père, qui sont des passages indispensables de la foi chrétienne : le Père, le Règne, le pain, le pardon, les épreuves.

### III. DES « FONDAMENTAUX » DU NOTRE PERE

Parmi les « fondamentaux » du *Notre Père* cités ci-dessus (Père, Règne, pain, pardon, épreuves), le premier (Père) est particulièrement « fondamental ». C'est le porche et le fond même de cette prière. La paternité, et la filialité qui lui répond, a déjà été beaucoup évoquée. Elle devrait être approfondie à partir de l'expérience humaine de la paternité et de la filialité (nous ne sommes pas notre propre origine, ni notre propre fin), ainsi que de la fraternité qu'elle implique (nous ne pouvons nous concevoir qu'en relation).

Je voudrais ici m'intéresser plus particulièrement à la demande du Règne.

#### *Le Règne*

« Que ton règne vienne ! » Le chrétien est tourné vers l'avant, vers demain, selon des modalités propres : depuis la résurrection de Jésus Christ, être chrétien, c'est vivre déjà dans la Vie nouvelle, tout en attendant l'avènement de la Parousie, la venue en gloire du Seigneur Jésus, quand « Dieu sera tout en tous » (1 Co 15, 28). C'est cette grande espérance qui

structure et mobilise la vie chrétienne et ecclésiale dans ses dimensions liturgique, spirituelle et éthique : « Maranatha. Viens, Seigneur Jésus » (cf. Ap 22, 20 ; 1 Co 16, 22). La mise à l'épreuve des chrétiens porte précisément sur la qualité de cette attente, de cette patience et de cette espérance en ce monde, comme en témoigne cette hymne liturgique :

« Reste avec nous, Seigneur Jésus,  
Toi, le convive d'Emmaüs ; (...)  
Tu donnes un sens à nos désirs,  
À nos labeurs un avenir.

Toi, le premier des pèlerins,  
L'étoile du dernier matin,  
Réveille en nous, par ton amour,  
L'immense espoir de ton retour. »

J'ajouterais que cette attente, cette espérance du Règne est le témoignage de vigilance tout particulièrement attendu de la vie monastique et religieuse.

Cette attente active du Règne implique d'abord une mémoire chrétienne du passé, qui porte déjà témoignage des dons de Dieu. Si tout être humain est surtout projet, ne cessant de transcender le présent pour se projeter dans l'avenir et ainsi tenter d'anticiper le futur, le croyant peut espérer en l'avenir de Dieu à partir de fondements solides dont témoigne la révélation biblique : ce qui lui est déjà montré de l'alliance réalisée, avec le peuple hébreu et avec les croyants de toutes les nations en Jésus Christ.

Cette attente active du Règne est aussi un engagement dans le présent, l'Aujourd'hui de Dieu. Demander la venue de Règne me décentre de moi-même et de mes désirs immédiats, égocentriques ; demander le Règne, c'est se tourner vers une altérité, celle de Dieu et de sa volonté (n'est-ce pas un des secrets d'une vie communautaire bien vécue : se décentrer vers l'Altérité pour se tourner vers des altérités ?). C'est aussi accepter que ce Règne de Dieu bouleverse complètement nos valeurs, transforme nos attentes et dépasse nos espérances. Tout bénéfice pour une vie communautaire vivable et respirable, car vraiment partagée...

Demander le Règne, c'est vouloir, avec la grâce de Dieu, la justice, la fraternité et la paix pour tous les humains. Car la bonne nouvelle de la venue du Règne ne se limite pas aux Églises, mais s'étend au cosmos : ciel nouveau et terre nouvelle. Ici aussi, les Églises ensemble (les communautés monastiques de différentes Églises aussi : Grandchamp, Taizé...) ont à apprendre à se réjouir des signes du Règne dans le monde, à y attendre la plénitude de la Création nouvelle. Les Églises (les communautés religieuses) ont à se décentrer d'elles-mêmes

pour annoncer l'Évangile ensemble, en participant aux efforts pour rendre la terre plus humaine, plus habitable, pour combattre l'injustice et les œuvres de mort. Demander le Règne, c'est ouvrir des voies à son avènement, car les Églises ou communautés chrétiennes ne sont pas là pour elles-mêmes. Comme l'exprime très bien le prologue de la *Charte œcuménique* de 2001 : « Sur notre continent européen, de l'Atlantique à l'Oural, du cap Nord à la Méditerranée, marqué plus que jamais par une pluralité culturelle, nous voulons, avec l'Évangile, nous engager pour la dignité de la personne humaine comme image de Dieu, et, comme Églises, contribuer à la réconciliation des peuples et des cultures ». Affirmation transposable, *mutatis mutandis*, à tout chrétien individuel et toute communauté chrétienne.

Nous sommes invités à reconnaître avec émerveillement ce que Dieu donne déjà (de son Règne) à son Église en ses multiples traditions, ce que Dieu donne à telle ou telle Communauté chrétienne qui n'est pas la « mienne ». C'est mon Église aussi comme Église qui est appelée à le reconnaître. Elle est appelée à prier avec les autres Églises chrétiennes et pour elles en vue de l'Unité (attendue du Christ quand et comme il voudra), et plus largement à vivre sa vie, non de manière indépendante, mais dans la prise en compte permanente des autres Églises chrétiennes, dans la concertation recherchée pour vivre l'Évangile avec elles.

Un autre « fondamental » du Notre Père est particulièrement important pour la vie communautaire : le pardon.

### *Le pardon*

Comment pouvons-nous demander à Dieu de nous pardonner nos offenses « comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés » ? N'est-ce pas laisser entendre que le pardon de Dieu dépendrait du pardon que nous donnons nous-mêmes aux autres ?

Pardonnez à quelqu'un qui vous a gravement blessé, n'est-ce pas d'ailleurs la chose la plus difficile ? Le pardon parfois ne paraîtra-t-il pas impossible, et la réconciliation davantage encore ?

En présence de ces redoutables difficultés, reconnaissons d'abord qu'un pardon nous a déjà été offert : « Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs » ; « (...) quand nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils » (Rm 5, 8 et 10). Notre pardon ne doit surtout pas être compris comme la condition dont dépendrait le pardon de Dieu. Il a sa source dans le pardon dont nous avons-nous-mêmes bénéficié : si Dieu nous a réconciliés avec lui alors que nous nous étions détournés de lui, il

peut alors, et lui seul, nous donner la force de pardonner à notre tour. Tel est donc le premier pas à faire : nous laisser nous-mêmes réconcilier avec Dieu, nous laisser pardonner par lui, vivre de son pardon.

Ce que Dieu attend de nous, c'est que nous traitions nos semblables comme il le fait lui-même, lui le Père miséricordieux. Certes, des étapes sont nécessaires pour cela : il faut du temps pour renoncer à la vengeance, pour accepter d'avoir été blessé, pour consentir à pardonner ; il faut aussi du temps pour que celui qui a des dettes envers nous reconnaisse ses torts. L'appel n'en demeure pas moins : recevoir en vérité le pardon de Dieu, c'est accepter de donner le pardon à ceux qui nous ont offensés. Dans la parabole de l'Évangile, le serviteur qui était lui-même débiteur à l'égard de son maître se voit reprocher de n'avoir pas eu à son tour pitié de son compagnon qui était débiteur à son égard (Mt 18, 33). Nous sommes nous-mêmes des débiteurs qui avons bénéficié du pardon de Dieu, et nous devons à notre tour pardonner... jusqu'à 70 fois sept fois (Mt 18, 22). Refuser de donner ce pardon à d'autres, ce serait refuser le pardon que nous avons-nous-mêmes reçu de Dieu.

Ce qui vaut d'abord pour chaque baptisé et chaque communauté de baptisés, de religieux notamment, s'applique aussi bien évidemment au mouvement œcuménique. Cette demande du Notre Père est un profond appel à ce que les Églises se convertissent et se réconcilient. Car, sans pardon, il n'y a pas d'unité possible, ni d'œcuménisme vrai. Le pardon mutuel est au cœur même de l'œcuménisme. Si le pardon de Dieu manifesté sur la Croix est la racine de tout, le pardon entre frères/sœurs et entre Églises en est alors le fruit indispensable, signe de la miséricorde de Dieu parmi ceux qui l'invoquent comme Père de toute miséricorde.

Un autre élément structurant du Notre Père, qui n'est pas sans rapport avec le précédent, peut aussi avoir un impact considérable sur la construction d'une communauté : les épreuves.

### *Les épreuves*

La demande « ne nous soumet pas à la tentation » de la traduction œcuménique soulevait couramment de grandes difficultés. Récemment, elle a été remplacée par « ne nous laisse pas entrer en tentation » (à voir si cette nouvelle traduction échappe aux difficultés en question).

Quelles étaient les difficultés ? L'ancienne traduction semblait présupposer que Dieu pourrait nous induire lui-même en tentation (la version latine du Notre Père est d'ailleurs *ne nos inducas in tentationem*) ; or comment admettre l'image d'un Dieu tentateur ? N'est-ce pas incompatible avec la révélation d'un Dieu qui donne la vie et qui pardonne ? Ne porterait-

elle pas atteinte à notre liberté, du fait que nous serions soumis passivement à la tentation (par Dieu) ?

Face à cela, il faut d'abord retrouver le sens biblique de πειρασμός au sens de « tentation » ou « mise à l'épreuve », tel qu'il apparaît à travers l'histoire de personnages comme Abraham ou Job, et plus largement à travers l'histoire du peuple d'Israël. C'est aussi à travers ces épreuves qu'a pu s'affirmer leur foi et leur fidélité. C'est aussi à travers ses « tentations » au désert, auxquelles il ne succomba pas, et à travers l'épreuve de sa Passion que Jésus a manifesté sa parfaite fidélité et sa totale obéissance au Père.

La difficulté vient du double sens de « tentation » : « volonté d'attirer quelqu'un au mal » (qu'on ne peut attribuer à Dieu) et « mise à l'épreuve » (de ses fils et filles par Dieu pour que se vérifie la profondeur de leur foi). Néanmoins, cette mise à l'épreuve est aussi ce qui nous expose au risque de succomber au mal. C'est pourquoi nous demandons à notre Père de ne pas nous soumettre à la tentation ou de ne pas nous y laisser entrer. Connaissant notre fragilité, nous lui demandons de nous épargner l'épreuve elle-même pour que, sous son coup, nous ne succombions pas au péché.

Mais cette demande du Notre Père a une signification plus profonde encore. En effet, l'épreuve dont nous demandons d'être préservés est aussi l'épreuve eschatologique, l'épreuve extrême du périlleux affrontement avec l'Adversaire, qui, selon l'Écriture, peut mener l'humain à sa perte. Sous l'effet du Diable (« Diviseur ») ou du « Malin », qui est le « Tentateur », nous pourrions être alors entraînés dans le mal total et mortifère : l'abandon de la foi (confiante) au Père. D'où l'insistance de notre prière, implorant Dieu de ne pas consentir à ce que nous soit imposée cette ultime et redoutable épreuve, et de nous délivrer du Mal.

Le paradoxe tient au fait que, alors que Dieu lui-même éprouve les siens pour que se fortifie leur foi, le croyant lui demande pour sa part de lui épargner l'épreuve. C'est que le disciple du Christ se sait par lui-même incapable, non seulement d'affronter l'Adversaire dans l'épreuve ultime qui vient d'être évoquée, mais déjà de résister au mal dans les épreuves quotidiennes. Dès lors, la demande du Notre Père « ne nous soumets pas à la tentation » (ou « ne nous laisse pas entrer en tentation ») peut être comprise comme l'expression d'une réelle pauvreté intérieure. L'homme se sait trop faible pour oser se présenter à l'épreuve : à l'inverse du sportif qui recherche l'épreuve à l'entraînement ou lors de la compétition, le croyant qui prie le Notre Père met sa confiance, non dans ses propres capacités, mais dans la miséricorde de

Dieu, qui peut lui épargner l'épreuve et, ainsi, lui éviter de succomber au mal. La demande même « ne nous soumet pas à » ou « ne nous laisse pas entrer en tentation » n'est-elle pas d'ailleurs déjà un acte de résistance au mal ? Et pour le cas où le croyant serait néanmoins tenté, il implore dès maintenant le Père de Jésus-Christ de le délivrer alors du « mal » ou du « Malin ».

La demande d'être dispensé de l'épreuve vient redire à bon escient aux Églises confessionnelles (mais aussi à chacune en particulier, comme à chacune de ses communautés monastiques ou non) que leurs divisions (entre elles mais aussi internes à chacune) font le jeu des forces du mal et qu'elles sont l'effet de leurs infidélités d'hier et d'aujourd'hui à l'appel à l'unité reçu du Seigneur (je suis très étonné, par exemple, des divisions internes à l'Église catholique à propos du pape François, que je trouve personnellement vraiment évangélique dans ses paroles et ses actes). Certes, la demande du Notre Père nous rappelle que l'unité recherchée (entre Églises et à l'intérieur de chacune comme de chaque communauté locale) n'est pas d'abord le fruit de nos efforts, à la façon d'une performance liée uniquement à des compétences humaines : l'unité des chrétiens (à tous les niveaux, aussi dans une communauté monastique) se présente comme un don à accueillir. Mais c'est dans l'attente et l'espérance active de ce don que nous nous adressons à Notre Père et que, dès maintenant, la prière reçue du Seigneur doit inspirer à nos Églises et communautés de progresser encore sur le chemin de leur repentance et de leur conversion en vue de la pleine communion à tous les « niveaux » de l'Église.

#### CONCLUSION MEDITATIVE

Prière (cf. « *Vous donc priez ainsi* », p. 175-178).

Joseph Famerée  
Université catholique de Louvain